

TEMOIGNAGES DE MANIFESTANTS PRESENTS A GÊNES 2001

19juillet

Timothy, vidéaste italien : A gênes, on y allait parce qu'on y faisait l'histoire. **Il y avait une énergie présente chez tout le monde...et on pensait pouvoir changer les choses** à travers une critique du système économique. Notre monde n'a pas de frontières, nous sommes tous clandestins

Muli, allemand : J'ai été frappé par la diversité des personnes présentes. Je n'ai jamais ressenti ça de nouveau, être avec des centaines de milliers de personnes qui sont complètement différentes, avec des motivations politiques différentes, ... l'intérêt réciproque et la curiosité...et ce fut une rencontre paisible. **Personne n'a montré d'agressivité envers quelqu'un d'autre.**

20juillet

Muli : 'Il y avait déjà beaucoup de tensions le matin où tout a commencé. La police attaque le groupe Tutte Biance, soudainement sans avertissement ... La quantité de gaz qu'ils ont utilisé contre les manifestants était telle qu'elle ne laissait aucune chance à la fuite (...) J'ai été pris dans la foule, je ne pouvais plus bouger Les gens étaient si écrasés que les gaz rebondissaient sur eux sans même toucher le sol... **ça ressemblait à une intervention militaire et comme beaucoup d'autres, j'ai eu peur pour ma vie.'**

Timothy : 'J'ai vu des attaques contre n'importe qui; **j'ai vu des vieilles personnes se faire massacrer, j'ai vu des femmes et des enfants frappés avec une force inouïe...**
Je n'ai filmé que la première attaque, après je ne pensais plus à la video; je pensais à sauver ma peau.'

Mattia, italien : 'J'ai vu tellement de sang. Je n'en ai jamais revu autant : **du sang par terre, des têtes cassées, beaucoup de gens avec leurs mains blanches. Ils peignaient leurs mains en blanc et les levaient vers la police en signe de paix, mais ils avaient la tête ensanglantée** parce qu'ils avaient été durement tabassés...'

21juillet

Tello, italien : 'La ville est faite de telle manière qu'un cortège n'avait aucune voie de fuite (..) ils attaquaient les cortèges n'importe quand, quand ils voulaient, même les parties plus pacifistes où il y avaient des enfants, des personnes en fauteuil roulant, de très jeunes garçons, comme ceux qui étaient avec moi (...)
Après la mort de Giuliani tu entrais dans Gênes comme si tu y allais en vacances. J'ai dit : mais pourquoi ils nous laissent entrer si librement ? Peut-être parce qu'après ils nous ont massacrés. **Le problème, c'était de sortir de Gênes, pas d'y entrer !**

(...) Le choix de la police a été d'attaquer un cortège inoffensif. D'après moi, ce que ça tentait de dire, c'était: voilà ce que vous risquez dans la rue, alors vous ne devez plus venir dans la rue!

(...)Je ne sais pas si vous voyez comment est Gênes: il y a le front de mer, la rue où passait le cortège et en dessous il y a des barques, des rochers. Après les charges de la police, on voyait des gens qui se jetaient en bas et se brisaient les jambes avec des hurlements terrifiants. **Ils se cassaient les jambes en se jetant du haut de 5 ou 6 mètres pour éviter la police.'**

DIAZ, soirée du 21 juillet

Lena, allemande : 'Nous étions tous plutôt choqués par ce qui venait de se passer (*la mort de Carlo Giuliani*.) Nous avons donc décidé de ne pas partir ce jour là et de passer la nuit quelque part sur la plage. Mais finalement nous avons été à l'école Diaz...'

Sara, italienne : 'Ils ont amené des cocktails molotov à l'école et **ils ont fait semblant qu'on avait donné des coups de couteau à un policier...**'

Lena : 'J'avais un demi cercle de flics en face de moi, je ne sais pas combien, entre 8 et 11. J'avais levé les mains en l'air et ils ont commencé à me frapper sur la tête et les épaules. Après les premiers coups, je suis tombée au sol. J'ai tenté de protéger ma tête, du coup, ils m'ont frappé dans les côtes et m'ont donné des coups de pieds dans le dos. **Presque immédiatement, j'ai senti que mes côtes étaient fracturées. Au mur, il y avait une rangée de porte-manteaux, ils m'ont alors attrapée pour me jeter sur les crochets.** Comme je tenais fébrilement debout, ils m'ont frappé les jambes et je suis de nouveau tombée au sol, alors ils m'ont ramassé et jetée à nouveau contre les porte-manteaux ; ils m'ont poussé à travers le couloir avec un bâton, jusqu'à arriver à un palier avec trois marches. **J'étais à plat ventre et ils voulaient me balancer dans les marches, j'ai tenter de mettre mes mains pour me protéger et ils m'ont alors frappé les mains et ils me donnaient des coup de pied derrière la tête. Et puis l'un d'entre eux m'a soulevé par les cheveux et m'a traînée en bas de l'escalier et les autres derrière et sur le côté continuaient à me frapper dans le dos ou en me donnant des coup de pied sur les côtés...**'

Muli : 'J'ai pensé que la personne en face de moi était morte. Elle était étendue au sol dans une énorme flaque de sang qui provenait de sa tête et qui continuait de s'agrandir.

A ce moment j'ai pensé : « ça ressemble au chili ou à l'argentine ». C'était comme ces images que j'avais vues dans les films ; les escaliers étaient remplis de flics qui avaient commencé à nous cracher dessus. Sur le palier, l'un d'eux frappait tous ceux qui passaient devant lui.'

Niels, allemand : 'Je suis resté là, par terre, couché dans une marre de sang dans le couloir. Quelques minutes plus tard un autre policier est arrivé, **il a pris l'extincteur à côté de moi et a aspergé tout mon corps avec** et comme mon visage était couvert de sang et que j'avais plusieurs plaies ouvertes, la poudre de l'extincteur me brûlait horriblement.'

Mina, espagnole : 'Il y avait des gens couverts de sang partout, il y avait un jeune garçon jeté par terre Ils nous ont fait descendre à l'étage en dessous, ils nous ont poussés avec leurs matraques vers le rez-de-chaussée, **ils ont continué à nous insulter et à nous dire qu'ils voulaient nous tuer.**'

L'HOPITAL, nuit du 21 juillet

Dan, Irlandais : 'C'était une sorte de long couloir d'hôpital légèrement venteux, et il y avait juste des civières, des civières, des civières de personnes provenant de Diaz, et toutes très amochées, certains inconscients, quelques personnes en train de marcher, et la plupart d'entre nous étendus sur des civières, donc c'était comme être dans un hôpital de guerre.'

Muli : 'Puis, ils nous ont emmené à l'étage plus bas en chaise roulante, où les autres personnes arrêtées se trouvaient. Sur la porte, un panneau indiquait : «Station de crise», c'était dans une aile fermée de l'hôpital, au sous-sol. Et là, la torture a recommencée encore une fois.

Nous avons été emmenés de force dans nos fauteuils roulants...(...) j'ai dû me déshabiller lentement, vêtement par vêtement. **Pour chaque vêtement que j'enlevais, ils me frappaient. Puis j'ai dû faire des pompes, à chaque**

pompe, ils me frappaient et ce jusqu'à ce que nous arrivions à la salle de bain. Dans la douche, certains officiers de police essayaient de m'intimider, et ils étaient aussi excités que s'ils voulaient me sauter dessus. Ils m'ont entouré et poussé, hurlaient sur moi pour que je me lave. (...)

Les 24h suivantes dans le lit de l'hôpital ont été complètement horribles. Nous nous attendions au pire! Quand quelque chose comme ça arrive, tu ne sais plus où sont leurs limites. Je me suis réveillé et j'ai vu un flic face à moi, touchant ses couilles pendant qu'il m'insultait, un autre officier a enlevé la sécurité de son pistolet, ça a été pire pour le gars d'à côté, ils ont joué avec lui : **Un des officiers a fait semblant de lui tirer dessus, pendant qu'un autre l'en empêchait.**

Bolzanetto, 22 juillet

Dan : 'J'ai eu la sensation, que quelque chose de vraiment grave allait arriver, encore pire que ce qu'il venait de se passer. **En plus, à cause de ce qu'il venait de se passer, la police allait devoir le dissimuler et j'ai senti qu'on allait porter le chapeau**, c'est ce que j'ai senti :

nous allions être emmenés, comme si nous étions les responsables, nous étions les méchants ! J'ai eu ce moment où **j'ai juste pensé que ma vie était terminée**, pour de bon, j'allais devoir tout abandonner.'

Niels : 'A un moment donné, ils m'ont mis dans une autre pièce pour être fouillé. Dans la pièce il y avait une table avec un policier derrière, tandis que d'autres se tenaient autour. Un policier a commencé à me fouiller et c'était la troisième fois qu'ils me fouillaient, mais celle-ci était très différente des précédentes. J'ai dû me déshabiller jusqu'à être complètement nu. Le policier avait un détecteur de métal et l'a passé sur toutes les affaires que j'avais. **Ils ont compris que je souffrais beaucoup et que je ne pouvais pas me déplacer correctement, alors ils m'ont forcé à faire des pompes**, nu, devant les flics qui prenaient plaisir à la scène. La douleur était si intense, que je ne pouvais plus l'endurer mais j'ai dû continuer...'

L'APRES GÊNES

Mattia : 'Les journaux et les médias de masse ont préparé Gênes avec une grande alarme sociale. On comprenait déjà qu'il allait se passer quelque chose de fort. Mais personne ne pouvait imaginer ce qui allait se passer du point de vue répressif, comme ce qui est arrivé à l'école Diaz ou à la caserne de Bolzaneto. Ces choses-là ne pouvaient pas encore être imaginables – les tortures délibérées, etc.

Mais, avec la répression qui a suivi, les accusations de dévastation et saccage, les tortures, etc., on a créé cet ennemi, le Black Bloc. Malheureusement, ce mouvement qui s'est exprimé à Gênes était un mouvement très ingénu, notamment parce que l'Italie allait changer de gouvernement. On se préparait à l'arrivée d'un gouvernement de centre-gauche, etc. Il y avait le slogan « Un autre monde est possible », mais personne ne disait comment on pouvait créer cet autre monde. Alors, après Gênes, il y a eu une très forte dissociation... une très forte volonté de se remettre en rang et de prendre des distances, pas seulement vis-à-vis des Black Blocs, mais vis-à-vis du discours sur la violence.

.... Pour élargir un peu, on peut dire que Gênes a été tout de suite vu comme un état d'exception, une suspension de la norme de la légalité pendant quelques jours. Et ce qu'on n'avait peut-être pas compris à l'époque, c'est que cette suspension, cette exception n'allaient pas se limiter à ces jours-là, mais que ça allait ensuite devenir l'ordinaire. Toute une série de choses très particulières qu'on voyait comme des choses exceptionnelles à Gênes, on les a retrouvées toujours plus nombreuses les années qui ont suivi : lacrymogène CS, zones rouges, construction de l'ennemi « Black Bloc », utilisation de certains délits pour condamner les manifestants... **Toute une série d'innovations qu'on avait alors perçues comme des faits exceptionnels liés à un événement historique précis n'étaient en réalité pas des exceptions, mais le commencement d'un ordre nouveau, d'un nouveau moyen de gérer l'ordre public. Ça a inauguré une nouvelle phase, qu'on peut évidemment clairement lier aux changements qu'il y a eu au plan international avec le 11 septembre.**

NOTE:

Après le raid de la police à l'école Diaz, 93 personnes ont été arrêtées. Elles ont été accusées d'association criminelle visant la destruction et le pillage, avec résistance aggravante et possession d'armes à feu. Après 3 ans d'enquête, les charges retenues contre certains manifestants ont été levées mais 10 manifestants sont restés lourdement condamnés grâce à l'utilisation du code Rocco sous l'inculpation de « dévastation et saccage » qui prévoit des peines entre 6 et 15 ans et permet, avec la notion de « concours moral » de condamner sans fournir de preuves de la participation individuelle des accusés. La totalité des peines distribuées à cette occasion aux « 10 de Gênes » dépasse les 100 ans.

29 officiers ont été entendus et envoyés en procès pour blessures, falsification et diffamation. En appel, 25 policiers ont été condamnés à un total de 85 ans d'emprisonnement et 5 ans de suspension dans la fonction publique. En attendant le jugement par la cour de cassation, les policiers ont continué d'exercer et ont même reçu des promotions. Aucun n'a exécuté sa peine, du fait de la loi d'amnistie de 2006. L'ancien chef de police, Gianni de Gennaro, a été condamné en appel à 1 an et 4 mois pour incitation à faux témoignages dans une procédure liée au procès Diaz. Actuellement, c'est le chef du département de l'information de sécurité, un organisme de surveillance des services secrets italiens.